



À « LA MOISSON », FAIRE FAMILLE MALGRÉ TOUT

PAR JULIEN WINKEL
ILLUSTRATIONS : SAMANTHA MASSE

FOCALES

À Houmont, dans une ancienne ferme posée au milieu des champs, « La Moisson » accueille des familles que la précarité, les ruptures ou l'absence de logement ont poussées au bord de l'éclatement. Dans cette maison d'accueil unique en province de Luxembourg, on tente d'aider les parents sans perdre de vue l'essentiel : préserver l'intérêt des bambins et leur permettre de retrouver leur place d'enfant.

Voilà bien longtemps qu'il n'a pas plu à grosses gouttes sur la Belgique en cette fin d'été. Malgré cela, le village de Houmont, situé en province de Luxembourg, reste entouré d'une végétation étonnamment verte. Perché sur de gentilles petites hauteurs, le hameau composé de quelques maisons en pierre du pays surplombe plusieurs collines et des champs, des bois, à perte de vue. Il y a plus de 80 ans, au cours de l'hiver 1944-1945, l'endroit a été le théâtre d'affrontements entre l'armée allemande et des unités de l'armée américaine, dont le célèbre 41^e bataillon de chars, sous les ordres du général Patton. Houmont, comme toute la région, a gardé le souvenir de la terrible Bataille des Ardennes, sanglant chant du cygne du III^e Reich d'Adolf Hitler. Près de l'église, à côté d'un arrêt de bus, une stèle prévient d'ailleurs les visiteurs : *« Passant, souviens-toi de ceux qui par leur souffrance, leur sang et leur vie, ont payé le prix de ta liberté et de ton bonheur. »*

Aujourd'hui pourtant, c'est plutôt un calme presque pesant qui règne sur place. Hauteurs obligent, le vent souffle dans les branches des arbres, dont le bruissement constitue la seule perturbation à la paix des lieux. En traversant la route qui longe l'église, on arrive à une ancienne ferme où un semblant d'animation règne. On pousse une porte, on passe un petit bureau d'accueil vide et voilà que se font entendre quelques cris d'enfants. Ceux-ci résonnent dans un grand hall qui doit avoir constitué la grange de la ferme, à une autre époque. Dans un coin, quelques poussettes sont parkées vaille que vaille. De grandes baies vitrées donnent à voir une laverie, ce qui ressemble à une salle de psychomotricité ou encore une pièce à l'atmosphère douce, garnie de sièges et d'une table à langer. On aperçoit aussi une cuisine. Et puis, via la laverie, un passage vers l'arrière de la maison où se déploie un immense jardin, lui aussi couvert d'une végétation luxuriante.

La liste des problèmes traversés par ces familles est longue, variée, comme chaque parcours particulier peut l'être : précarité, addictions, violence conjugale obligeant un parent à quitter le foyer familial avec son ou ses enfant(s), expulsion, père sans logement pour accueillir sa progéniture...

→



Là, sur la gauche, assise au soleil sur une chaise en plastique, une femme s'allume une cigarette en regardant un bambin pas plus haut que trois pommes gambader dans les herbes. On la salue d'un sourire silencieux, qu'elle nous renvoie, et puis on repart vers l'intérieur du bâtiment, à la recherche de Joël Kinif. La barbe poivre et sel, les cheveux attachés dans la nuque, Joël Kinif est, depuis 2012, le directeur des lieux et de l'asbl qui les gère, « Le 210 ». Car ici, dans ce coin presque perdu de la Belgique, on se trouve à « La Moisson », une maison d'accueil. Quarante-quatre lits sont mis à la disposition de familles que les aléas de la vie ont mises à rude épreuve. « On rencontre toutes sortes d'histoires, explique Joël Kinif. Mais la problématique commune concerne le logement ou l'environnement de vie qui n'est plus assez stable ou sécurisant pour les enfants. Quant aux raisons pour lesquelles ces familles se retrouvent dans cette situation, elles sont très variées : c'est alors toute la boîte de Pandore des difficultés qui s'ouvre. »

La liste des problèmes rencontrés par ces familles et qui les ont menées ici est donc longue, variée, comme chaque parcours particulier peut l'être : précarité, addictions, violence conjugale obligeant un parent à quitter le foyer familial avec son ou ses enfants, expulsion, père sans logement pour accueillir sa progéniture... Mais tout le monde est donc le bienvenu à « La Moisson », à l'exception des personnes ayant été condamnées pour des faits de mœurs. Un type de délit qui s'accommode assez mal, il est vrai, d'une vie avec des enfants... Parce que oui, on parle bien ici de vie communautaire. Les résident(e)s accueilli(e)s dans cette grande bâtisse peuvent y passer 360 jours, renouvelables une fois. Les lieux sont divisés en petits studios destinés à une famille, avec salle de bain privative. Ou alors en chambres avec sanitaires partagés et pièces de vie commune. On cuisine ensemble (c'est obligatoire), on mange ensemble (si on veut)... Les enfants sympathisent, apprennent à se connaître. Les adultes aussi. Et puis il y a l'équipe des travailleurs sociaux, ou plutôt des travailleuses sociales, car, dans ce secteur, ce sont plutôt les femmes qui se retroussent les manches. « La Moisson » compte donc un directeur, mais aussi une psychiatre, une infirmière, une puéricultrice, des assistantes sociales, des éducatrices. Soit 20 personnes, pour 18 équivalents temps pleins. Toutes (et un peu tous) ont un objectif : permettre dans un premier temps à ces familles de se poser. Et puis essayer de faire en sorte qu'elles puissent rebondir, que les adultes puissent devenir « des parents adéquats » selon les termes de Joël Kinif.

KEVIN, LE SOLITAIRE

On a d'abord aperçu Kevin au matin, lors de la réunion communautaire qui se tient toutes les semaines au sein de la maison. Réunis dans la grande salle à manger en compagnie de plusieurs travailleuses sociales, les résident(e)s et quelques-uns de leurs enfants (la plupart étant à l'école ou à la crèche) avaient d'abord dit au revoir à l'une d'entre eux, Carine (nom d'emprunt), ainsi qu'à son enfant.

On cuisine ensemble (c'est obligatoire), on mange ensemble (si on veut) ... Les enfants sympathisent, apprennent à se connaître. Les adultes aussi. Et puis il y a l'équipe des travailleurs sociaux, ou plutôt des travailleuses sociales, car, dans ce secteur, ce sont plutôt les femmes qui se retroussent les manches.



Si Kevin a atterri à « La Moisson », ce n'est pas un hasard. La maison d'accueil est la seule, en province de Luxembourg, à accueillir des pères seuls avec un ou plusieurs enfants.

→ Émue aux larmes, Carine avait fait ses adieux à celles et ceux dont, disait-elle, la présence allait l'accompagner dans la suite de son parcours. C'est une des caractéristiques de « La Moisson » : la vie en communauté, si on s'en empare, peut constituer un levier puissant pour travailler sur sa situation. Même si, dans d'autres cas, elle peut aussi tirer tout le monde vers le bas. Une problématique d'addiction qui prend trop de place, des soucis rencontrés par une famille avec le Service d'aide à la jeunesse (SAJ), des tensions trop présentes entre résidents et c'est toute la communauté qui vacille...

En ce mardi matin, rien de tout cela ne se produit, semble-t-il. Carine enlace, embrasse, pleure. Son départ, après quelques mois sur place, se fait dans l'émotion. Si on peut donc résider deux fois 360 jours à « La Moisson », certains partent plus tôt. « *Mais pour les familles, on dépasse régulièrement une année* », explique Joël Kinif. Celles-ci partent parce qu'elles sont arrivées au bout de leur accompagnement et parce qu'elles ont trouvé, à l'extérieur, une solution qui leur convient. « *Nous faisons au mieux avec ce qui existe, en espérant que ça tienne et en nous appuyant sur le riche réseau de partenaires externes* (Service d'aide à la jeunesse, Service de



protection de la jeunesse, centres PMS, asbl centrées sur les assuétudes, équipes mobiles en santé mentale pour enfants et jeunes, service d'accompagnement des violences conjugales et intrafamiliales... NDLR). *On est parfois dans du bricolage* », commente Joël Kinif. Ou alors elles s'en vont parce que, parfois, c'est « *la maison* » qui est arrivée au bout de ce qu'elle avait à leur proposer.

Durant tout le temps de l'adieu à Carine, Kevin est resté discret, drapé dans son grand training blanc orné d'un Sangoku géant. Cheveux coupés court, visage taillé à la serpe, il a ensuite participé, parfois activement, à la réunion communautaire où l'on a parlé propreté, cuisine, tenue adéquate (ou pas) en sortie de douche... C'est lorsque tout le monde est reparti vaquer à ses occupations qu'il est venu s'asseoir à nos côtés dans la salle remplie de sièges confortables. Kevin a 46 ans et il est ici seul avec son fils âgé de 3 ans, depuis juin 2026. Il a bien une compagne, mais aujourd'hui on ne s'appesantira pas sur les raisons de son absence. Il a aussi eu un autre enfant avec elle, âgé d'un an, et qui se trouve en famille d'accueil. Enfin, il est également père de deux ados, issus d'une autre union, qu'il ne



→ peut pas voir à cause de la distance qui sépare Houmont des lieux où ils se trouvent tous les deux. « *C'est très dur* », soupire Kevin.

Si Kevin a atterri à « La Moisson », ce n'est pas un hasard. La maison d'accueil est la seule, en province de Luxembourg, à accueillir des pères seuls avec un ou plusieurs enfants. « *J'ai toujours eu une sensibilité à la place du père*, explique à ce sujet Joël Kinif. *On reproche régulièrement aux pères de ne pas avoir la volonté de s'occuper de leurs enfants, mais il n'y a souvent pas de solutions qui leur sont proposées. Chez nous, même s'ils sont peu nombreux, la priorité leur est donc donnée puisque nous sommes les seuls à les accueillir dans le coin.* »

Kevin est arrivé à « La Moisson » en urgence. Le logement de 65 m² qu'il occupait auparavant avec sa femme et ses deux enfants était insalubre. Et la situation compliquée avec sa compagne l'avait fait replonger dans son rapport problématique à l'alcool. « *Je suis arrivé ici presque saoul. Le chamboulement, la séparation avec ma petite fille, ça a été trop brutal* », resitue-t-il. Il lui a fallu trois semaines pour s'adapter et détailler son parcours à l'équipe. Un parcours « *chaotique* » fait de périodes de dépression « *où je m'écroule* » et de moments de

mieux. Une carrière dans l'Horeca qui lui a « *bousillé la santé* ». Et aujourd'hui une expérience en pleine campagne où la vie communautaire lui pèse parfois. Si pour certains vivre avec les autres est une aide à laquelle ils s'accrochent, d'autres au sein de la maison semblent subir cette situation. C'est parfois le cas de Kevin, lui, le solitaire à la santé mentale fragile, qui a passé son dernier week-end dans sa chambre en compagnie de son gamin. « *Je suis très protecteur avec lui, j'ai du mal à le laisser avec d'autres enfants. J'ai peur qu'il leur fasse du mal ou qu'ils lui fassent du mal.* »

Pour autant, Kevin a des projets : il a commencé un traitement à base d'anti-dépresseurs. Il veut faire une formation en Parcs et Jardins, retrouver un logement et une situation financière stable. Pour cela, il compte sur le fameux « PAI » (Plan d'accompagnement individualisé) coconstruit avec les travailleuses sociales de la maison dans un lien qui se veut de confiance et teinté de proximité relationnelle. Un PAI qui se fait « *petit à petit* », à son rythme, et qui s'accompagne aussi d'un travail de gestion de la parentalité, marque de fabrique de « La Moisson ». « *Mon enfant se plaît bien ici, il s'est plus adapté que moi. Quand je suis seul dans ma chambre et que je cogite, je le laisse aller avec les éducatrices. L'aide à la parentalité est importante, cela m'aide pour les repas et quand j'ai trop de stress, des moments où je supporte moins mon petit* », conclut Kevin avant de se lever, de tendre la main, puis de s'éclipser, un sourire discret sur les lèvres.

DES ENFANTS-BÉQUILLES

L'enfant de Kevin n'est que l'un des quelque vingt enfants qui vivent au sein des murs de « La Moisson ». D'eux, on ne parlera ici qu'en filigrane, au travers des récits d'un parent, comme Kevin, ou des membres du personnel. Beaucoup sont âgés de 0 à 3 ans. Parmi les enfants en âge scolaire, nombreux sont ceux qui arrivent à la maison d'accueil en situation de déscolarisation. Aux prises avec des problèmes de toutes sortes, leurs parents sont dans un tel état de survie qu'ils ont fini par envisager toute aide comme une menace, un danger. Certains parents sont porteurs d'un double handicap (mental et physique). D'autres se sont déjà connus au sein des institutions sociales qu'ils fréquentaient étant jeunes, signe d'une enfance et d'une jeunesse déjà marquées par les difficultés et la précarité.

Dans ce contexte, Joël Kinif décrit des enfants qui « *arrivent ici avec leur petit âge, mais un vécu déjà énorme* ». Des enfants « *parentalisés* » qui finissent, parfois, par prendre en charge le reste de la fratrie, par camoufler les failles des parents ou par devenir la béquille de ceux-ci. « *Une maman me disait que son enfant était son médicament*, explique-t-il. *Au point de ne pas le mettre à la crèche parce qu'elle en avait besoin à ses côtés...* » Il raconte ensuite l'histoire de ce garçon de 11 ans qui connaissait tous les problèmes de santé de son père et détaillait aux travailleuses l'ensemble de son traitement. Ou encore le récit de cette petite âgée de 4 ans qui avait demandé à pouvoir parler à un travailleur de l'Aide à la jeunesse, car elle savait qu'elle allait être placée loin de sa maman et qu'elle voulait l'empêcher...

« **Mon enfant se plaît bien ici, il s'est plus adapté que moi. Quand je suis seul dans ma chambre et que je cogite, je le laisse aller avec les éducatrices. L'aide à la parentalité est importante, cela m'aide pour les repas et quand j'ai trop de stress, des moments où je supporte moins mon petit.** »

KEVIN, RÉSIDANT AVEC SON FILS
À « LA MOISSON »



→ Cette dernière histoire souligne une des autres caractéristiques de «La Moisson» : on y arrive rarement de sa propre volonté. La plupart des familles sont mandatées par l'Aide à la jeunesse, c'est-à-dire qu'on les y envoie comme une dernière chance avant une mesure d'éloignement des enfants. La pression est donc grande sur les parents, parfois un peu désarçonnés... *«Je me souviens encore d'une mère d'un nourrisson, âgé d'une semaine, qui voulait que l'enfant tienne son biberon tout seul»*, narre Joël Kinif. Dans ce contexte, le fait de retourner à l'école constitue un premier levier dans la remise de l'enfant à sa place d'enfant et dans la mise en place de sa «*sécurité primaire*». Avant de remettre le parent, aussi, à sa place de parent, via un accompagnement à la gestion de la parentalité.

LÂCHER PRISE

L'équipe, c'est la dernière composante de la vie en communauté. À chaque instant, des travailleuses sont présentes dans les murs de «La Moisson», par «shifts» de 9 h 30. Même la nuit, «*où on se retrouve parfois en proie*



à ses peurs, ses démons», explique Joël Kinif alors qu'il déambule dans les couloirs de la maison d'accueil. Pour arriver dans cette autre aile de la bâtisse, il a fallu sortir, longer la façade avant, saluer les résidents groupés au soleil sur un grand banc, pousser une porte d'entrée. Ici, l'espace se fait plus exigu. Les murs sont constellés de portes, un escalier en bois monte aux étages.

On finit par arriver devant une porte, qui s'ouvre pour laisser place à une salle de réunion garnie d'une grande table. Autour d'elle, plusieurs travailleuses devisent, prennent quelques notes. Notre arrivée fait son petit effet : les têtes se tournent, un silence poli s'installe. On a interrompu une réunion de travail, alors il va bien falloir se lancer, expliquer pourquoi on est là. Dire que l'on souhaiterait recueillir le vécu des chevilles ouvrières du projet, mais que, bien sûr, ce n'est pas une obligation, que l'on comprendrait tout à fait que personne ne veuille parler.

Le silence se prolonge, tout le monde se scrute, comme si l'équipe attendait un signal pour lâcher les chevaux. Ce signal, c'est Alinoé, une éducatrice,

→



→ qui va le donner. Voilà 15 ans qu'elle travaille ici. Et pour elle, cette réunion, c'est en quelque sorte le calme avant la tempête. Toutes ses collègues acquiescent : une journée, un shift à « La Moisson », ce n'est jamais un long fleuve tranquille. Il y a bien un schéma qui existe quelque part, une sorte de canevas pour une journée type : accompagner les enfants à l'école et à la crèche, organiser la communauté, effectuer un travail et des entretiens individuels avec les résidents, encadrer les moments en famille en fin d'après-midi. Une sorte d'accompagnement familial intensif... qui se passe rarement comme prévu. « *Le matin, tu te gares sur le parking, et tu sens que ça ne va pas se passer comme prévu* », finit par renchérir Julie, puéricultrice au sein de la maison.

Il y a une multitude de raisons qui expliquent cette situation. La plus simple, la plus évidente, tient pourtant en quelques mots : la situation dans laquelle les résidents se trouvent, leurs difficultés, leurs parcours, tout cela fait qu'il est difficile de se tenir exactement à un planning rigide. « *Les résidents ont besoin d'une présence non-stop, c'est très exigeant* », explique

→ Émilie, assistante sociale. Cet « *investissement énorme* », d'après Joël Kinif, toute l'équipe le porte. « *Il s'agit de construire ensemble une porte de sortie pour la famille* », relance Alinoé. Une porte de sortie qui passe bien sûr par le logement, mais qui, au sein de « La Moisson », passe aussi par la vie en communauté. C'est effectivement ce fonctionnement en collectivité qui permet à l'équipe de déceler ce qui peut poser problème au sein des familles, ce qu'il y a à travailler. « *Une famille peut faire illusion une heure devant une assistante sociale*, explique Joël Kinif. *Pendant des mois, 24 h/24, c'est plus compliqué.* »

Pour autant, cela ne veut pas dire que tout cela est facile. À « La Moisson », la communauté est subie, imposée puisque les familles sont mandatées par l'Aide à la jeunesse. Et les parents ne la vivent pas toujours très bien. « *Parfois ils nous disent 'Vous nous surveillez'.* Il faut alors *déconstruire tout cela, travailler la confiance, faire preuve de transparence* », continue Alinoé. Transparence, sécurité, bienveillance, empathie, respect de la loi. Voilà, résumée en quelques mots, la philosophie de travail de l'équipe de la maison d'accueil. Un travail avec les parents donc, mais avec un objectif clair : « *Améliorer la vie des enfants. C'est leur intérêt qui est toujours mis en avant* », explique Julie.

Les enfants... À l'évocation de ceux-ci, un deuxième silence s'installe. On sent beaucoup d'émotion, beaucoup de retenue aussi. Comme au début de notre échange, c'est Alinoé qui finit par se lancer, un peu pudiquement. « *Les enfants, c'est le cœur de notre travail, la porte d'entrée. Mais ça nous met aussi à mal. C'est peut-être mieux de ne pas en parler...* » « Tenir », c'est un mot qui finit pourtant par revenir, petit à petit, dans la bouche des travailleuses. Tenir face à l'investissement et l'épuisement émotionnel que ce travail avec les enfants implique. Tenir face à la tentation de « ramener à la maison » certaines des situations vécues à « La Moisson ». Tenir face au vécu parfois très compliqué de ces petits bouts. « *On s'attache davantage à un enfant qu'à un adulte. Un enfant ne peut pas mentir sur ses émotions, il les exprime x 1 000* », lâche Émilie. Comment, en effet, ne pas vaciller face à un enfant qui vous saute au cou, qui vous dit « Je t'aime », qui retrouve sa place d'enfant au contact d'une équipe qui « *essaie de donner de l'amour et de la tendresse* », explique Julie. « *Quand tu vis avec un enfant qui arrive ici âgé de 2 mois et qui repart à 1 an et demi, pffff...* », esquisse encore Alinoé...

Bien sûr, toutes le savent, l'équipe ne peut pas tout résoudre. « *Faire la famille parfaite, c'est impossible* », continue Alinoé. Mais l'équipe explore toutes les pistes de solutions avec les parents. Certaines familles embraient, d'autres moins. « *J'ai parfois l'impression qu'on y croit plus qu'eux* », lâche Julie. On sent, au fil des discussions, qu'il y a parfois de belles histoires. Et parfois de moins belles. Une situation que les travailleuses de « La Moisson » disent accepter et qui fait finalement écho au projet de la maison d'accueil : un lieu temporaire pour se poser et, peut-être, se projeter. « *La famille, elle a une vie avant et après 'La Moisson'*, conclut Alinoé. *Nous, on y va avec nos tripes et puis on doit apprendre à lâcher prise.* » •

« **Les enfants, c'est le cœur de notre travail, la porte d'entrée. Mais ça nous met aussi à mal. C'est peut-être mieux de ne pas en parler...** »

ALINOÉ, ÉDUCATRICE
À « LA MOISSON »